

LÉGENDES DES ORMONTS

Les habitants des Ormons tirent probable leur origine de Château-d'Ex ; ils mènent une existence presque nomade ; car au lieu d'un domaine bien arrondi, ils ne possèdent que des parcelles de terre, dispersées çà et là, et pour consommer le fourrage récolté, les familles se voient obligées de changer de séjour avec leur bétail jusqu'à sept, huit fois l'année ; aussi peut-on compter près de vingt mille bâtiments sur un espace fort peu étendu. Au milieu de l'été, une partie de la population se rend sur les alpages communs, et là, les bergers, avec leurs habitudes simples et modestes vivent souvent fort resserrés dans des chalets étroits et incommodes. En parcourant ces lieux, l'on rencontre à chaque instant des familles dans leurs émigrations passagères ; fréquemment c'est une mère portant un berceau sur la tête, un grand vase à lait (*boglie*) sur les épaules, un tricotage à la main, et qui n'en gravit pas moins, avec la légèreté d'un chamois et d'un pas sûr et ferme, les sentiers les plus dangereux.

Ces peuplades montagnardes ont perpétuellement à lutter avec les éléments ; ce sont les avalanches, les éboulements, les ruisseaux et les torrents, les hivers longs et rigoureux, les brouillards épais et fréquents, les ondées au milieu d'un été déjà trop court, qui viennent sans cesse assaillir les pâtres ; mais ils sont endurcis par leurs pénibles travaux et se contentent, pour toute arme, d'opposer à leurs redoutables ennemis leur patience, leur courage et leur activité infatigable.

Leur nourriture consiste en fromage, petit-lait, pommes de terre et en viandes salées. Une ou deux fois l'an ils cuisent un pain grossier qu'ils suspendent à leurs cheminées pour le conserver plus facilement ; ce pain devient aussi dur que la pierre ; pour s'en servir, on le brise à coup de hache, on le plonge émietté dans le babeurre tiède, et les bergers, le cœur

toujours gai et content, mangent ce biscuit noir avec plus de plaisir et d'appétit que le citadin blasé n'en éprouve à goûter ses petits pains mollets et sa crème exquise. – Leurs troupeaux de moutons leur fournissent la laine dont ils font un drap grossier, généralement teint en bleu, et de ce drap ils confectionnent des vêtements pour les deux sexes, car dans leur costume les femmes ne se distinguent des hommes que par un chapeau de feutre noir et rond qu'elles mettent sur leurs bonnets. – L'industrie de ces montagnards se borne à la culture alpestre, aux soins à donner au beurre et au fromage, à leurs prairies et à l'élevage de leur bétail ; ils ne sèment que du froment d'été, de l'orge et des légumineuses, et plantent des pommes de terre et quelques potagères dans leurs petits jardins. Ils manient la hache avec dextérité, on peut le voir à leurs habitations qui sont fort bien construites ; du reste, les métiers de première nécessité sont seuls exercés chez eux, tels que ceux de forgerons, de tisserands, de tailleurs, et de cordonniers ; ils ont encore d'excellents armuriers. Les habitants des Ormonts sont de hardis chasseurs de chamois et de parfaits tireurs.

Un jeune pâtre, dit une légende locale, quittait souvent les troupeaux qui lui étaient confiés pour aller sur les pointes de rocher et les crêtes voisines épier le gibier et se livrer à sa passion favorite pour la chasse. Ses parents lui faisaient des remontrances ; mais il n'écoutait ni leurs prières, ni leurs reproches. Il méprisait les dangers imminents qui le menaçaient dans ses courses vagabondes par les rochers et les abîmes souvent enveloppés de nuages. Un soir que le crépuscule commençait à se répandre, il était à l'affût, au milieu de précipices terribles. Un orage épouvantable s'éleva ; le tonnerre roulait sans interruption, des éclairs éblouissants venaient seuls de temps en temps illuminer ces lieux remplis d'une ténébreuse horreur ; des torrents de pluie, accompagnés de grêlons, tombaient du ciel et joignaient leurs bruits sinistres aux éclats tumultueux de la tempête. Le jeune berger, n'ayant plus pour guides que les hurlements de la rafale qui sifflait du fond des gouffres affreux quitta le sentier connu et s'égara. Trempé jusqu'aux os, tourmenté d'une faim dévorante, tremblant de

froid, il se tenait tout épuisé sur l'arrête d'un rocher, et, dans son épouvante, croyait à chaque instant que sa dernière heure allait sonner. Un horrible fracas ébranle soudain jusqu'à leur base ces forts des Alpes qui, depuis des siècles, bravent les éléments destructeurs, puis tout-à-coup le Génie de la montagne, comme emporté à travers l'espace par un tourbillon de feu, apparaît devant le pâtre tout transi d'effroi. Le hideux fantôme vient ricaner sous ses yeux et semble vouloir tantôt l'avalier, tantôt le précipiter dans les profondeurs de l'abîme, puis d'une voix formidable plus forte que celle du tonnerre : Téméraire, s'écrie-t-il, qui t'a permis de donner ainsi la chasse à mes troupeaux ? De qui tiens-tu le droit et la puissance de me ravir mon bien ? Est-ce que je viens attaquer et tourmenter les bestiaux de ton père ? Eh bien, pourquoi poursuivre mes paisibles chamois de tes criminelles fureurs ? Je veux bien te pardonner encore cette fois, mais n'apparais plus en ces lieux, sinon... et sans achever, le Génie menaçant disparaît et avec lui s'évanouit l'ouragan terrible comme balayé par les vents. Le jeune pâtre semble se réveiller d'un songe affreux, il saisit son fusil, puis parvient à retrouver le sentier difficile et escarpé qui conduit vers sa demeure, et sans regarder en arrière, il se dirige vers son chalet aussi rapidement que ses forces le lui permettent. De ce jour, il ne quitta plus ses troupeaux, et les chamois purent désormais paître en liberté sur les hauteurs aériennes jusqu'à ce que la neige les fît descendre et chercher un asile dans les forêts des régions inférieures.

Sur ces Alpes, le peuple parle un patois différent du patois romand ordinaire ; il aime à raconter ses légendes dans lesquelles il croit voir revivre l'âge d'or et :

Toujours plaint le présent et vante le passé.

Autrefois, disent les pâtres, les vaches étaient d'une grandeur extraordinaire, elles donnaient tant de lait que, pour les traire, il fallait des étangs, car les plus gros vases de bois ne suffisaient pas. Or, ce n'était pas chose aisée d'écrémer le lait

dans de pareils réservoirs ; un garçon devait le faire dans une petite barque. Un jour qu'un beau berger s'acquittait de ces fonctions, un coup de vent fit chavirer sa frêle nacelle et le pauvre jeune homme fut noyé. Les garçons et les jeunes filles se couvrirent aussitôt de leurs vêtements de deuil et cherchèrent longtemps en vain le corps de l'infortuné pour lui rendre les derniers devoirs. Ce ne fut qu'après quelques jours que l'on découvrit le berger dans une baratte d'une hauteur démesurée, il nageait dans des flots de crème écumante. On transporta son cadavre dans une vaste grotte dont les abeilles diligentes avaient tapissé les parois de rayons de miel aussi vastes que l'étaient les anciennes portes de Lausanne dans ces temps heureux où les évêques y régnaient en souverains indépendants comme comtes et princes du St-Empire.

Les habitants des Alpes sont en général animés d'une grande curiosité naturelle, les habitants des Ormonts ne le sont pas moins ; mais quand vous leur parlez, vous êtes surpris de leur bon sens et de leurs saillies. Ils sont du reste d'un caractère doux, poli, prévenant et hospitalier ; d'autre part, ils sont très inhabiles, presque violents, quand leurs passions sont excitées et mettent à nu les vices et les vertus de ce peuple encore rude et peu civilisé. Dans la guerre, leur courage va jusqu'à la témérité, mais ils sont d'une fidélité à toute épreuve. Leurs cérémonies funèbres présentent quelques particularités assez intéressantes. L'un des parents du défunt prononce un discours sur les bords de la fosse, et s'adressant aux personnes présentes, il les remercie de la part qu'elles ont prise au deuil de la famille, de cette marque d'amitié et d'attention donnée par leur présence aux mânes du mort. Le corps du défunt a été transporté au cimetière sur un traîneau attelé d'un bon cheval, il ne serait point permis d'employer à ce service une jument pendant la gestation. Les femmes, vêtues de noir et enveloppées d'un voile blanc, assistent aux funérailles, souvent même nourrissent leurs enfants sur les bords de la tombe, où la vie et la mort semblent se tendre la main, où une génération disparaît pour faire place à l'autre.

Les ruines du château d'Aigremont qui rappelle l'*Aspermont des Grisons*, sont situées sur la rive droite de la *Grande-Eau*, torrent impétueux qui descend des montagnes en sortant des glaciers. Plus bas, l'on voit la *Rionsettaz* jaillir en bondissant d'un sombre ravin et se perdre ensuite dans la rivière principale. C'est de là que l'on peut apercevoir encore au-dessus des rochers le château dans son état de décadence et de décrépitude. Il semble jeter de ces hauteurs un coup-d'œil plein de tristesse sur les changements que trois siècles ont amenés, semblable à ces gens égoïstes qui se prennent à regretter l'âge de fer, l'âge où régnait le droit du plus fort, dans l'espoir sans doute d'y jouer le rôle des tyrans de cette époque et de traiter leurs semblables comme de vils esclaves. Heureusement que leurs souhaits insensés sont du même domaine que les trésors immenses enfouis dans les caves et les voûtes de l'ancien château de *Sauerberg*. D'énormes chaudrons, tels que ceux employés à la fromagerie, y sont encore conservés remplis de pièces d'or, au dire des gens d'alentour. Le Sire de Pontvert, couvert de son armure complète, laissant, à travers la visière de son casque, jaillir du fond de leur orbite creux le feu de ses prunelles ardentes, semblables aux feux-follets dansant sur le marais au milieu de la nuit obscure, oui, lui-même est là assis dans un fauteuil, il compte sans relâche ses trésors inépuisables et ses fauves ducats. Un bouc noir, aux longues cornes, fait bonne garde à l'entrée, prêt à enfoncer la pointe d'une forte lance dans le corps du téméraire qui oserait tenter de pénétrer par la ruse ou la violence dans les antres secrets du rocher dont il défend l'accès. Chaque fois, la veille des Quatre-Temps, l'on entend vers minuit retentir un bruit de chaînes affreux, puis un tumulte, un vacarme épouvantable, des gémissements et des hurlements comme si tous les esprits de la montagne, les lutins, les goblins, les gnomes et les dragons y tenaient leur assemblée... La terre tremble et gronde sourdement... Le voyageur effaré voit des formes aériennes sur les créneaux du vieux manoir, des femmes revêtues d'habits noirs et d'un voile blanc forment leurs rondes tournoyantes sur les murailles en ruine et font entendre des accents tristes et mélancoliques à peine intelligibles, semblables aux sons de la harpe éolienne ;

bientôt ce bruit est étouffé par le fracas du torrent qui roule ses eaux mugissantes, ou bien il est emporté sur les ailes du föhn jusqu'aux glaciers des Diablerets où d'autres esprits ont établi leur demeure au milieu des neiges éternelles de l'hiver.

A. M.